LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toute les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen–Orient sur la base du droit de l'Etat d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un Etat du peuple palestinien.

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

N° 268 – Sept./Oct. 2009 – 27e ANNÉE **Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide** **Le N° 5,50 €**

Agenda de la mémoire !

17 octobre 1961 - Répression de la manifestation pacifique du FLN
18 octobre 2009 à 10h30 - 70e anniversaire Hommage aux combattants juifs engagés volontaires - (Cimetière parisien de Bagneux)
22 octobre 1941 - Fusillade des martyrs de Châteaubriant

M. Hortefeux ou quand les masques ne tiennent pas ! 2
Le courage d'*Amnon Kapeliouk*..... 2
Être juif au XXIe siècle ?..... 3
Des israéliens mobilisés pour la Paix..... 3
Grande première en Cisjordanie : un juif israélien élu à la direction du Fatah... 3
Henri Alleg Une vie contre le colonialisme et tous les racismes..... 4
Ils aimaient la vie à en mourir
- L'Armée du crime de *R. Guédiguian*... 5
- Entretien avec P. Sarcey..... 5
- Réaction de G. Duffau-Epstein..... 6
Darwin : bicentenaire..... 6
Merci, *Willy Ronis*..... 6
Condamnations de l'agression contre Gaza..... 7
Claude Lanzman : Du lièvre et de la Shoah..... 7
Charles Palant : "Je crois au matin"..... 8

Willy Ronis n'est plus

© 2008 - Willy Ronis – Autoportrait

Willy Ronis nous quitte au moment où se tient cette fête de l'Huma à laquelle il était très attaché.

Son épitaphe ?
Il l'avait rédigée lui même :
"C'était un brave type
et il était bon photographe"

Dont acte, Monsieur Ronis !

En page 6 notre hommage.
(lire aussi l'entretien de Willy Ronis avec Hélène Amblard, paru dans la ***PNM*** de 01/ 2008)

Jacques Dimet — **Droit dans le mur** — ***Editorial***

Benjamin Netanyahou reste, finalement, fidèle à lui-même. En annonçant dimanche 6 septembre qu'Israël avait l'intention de construire des centaines de logements dans les territoires palestiniens de Cisjordanie, le gouvernement israélien retarde encore le processus de paix.
C'est le ministre des transports, *Israël Katz*, qui a vendu la mèche : "*Le Premier ministre* Benjamin Netanyahou *va annoncer dans les prochains jours la construction de plusieurs centaines de logements supplémentaires et de bâtiments publics tels que des écoles, des synagogues, des dispensaires en Judée-Samarie* [*Cisjordanie*]", a-t-il déclaré. Pour sa part, le chef du parti travailliste, *Ehoud Barak* (qui, lors des dernières élections de février a fait subir à son parti sa plus grande défaite depuis la création de l'Etat) a donné son feu vert de principe pour la construction de 450 à 500 logements dans les grands blocs d'implantation*. Trois cent mille colons israéliens sont déjà installés en Cisjordanie, illégalement au regard de la loi internationale.
L'objectif affiché de *Benjamin Netanyahu* est d'accélérer la colonisation avant de décréter un « moratoire ». Le président Mahmoud Abbas, qui a réussi cet été son congrès du *Fatah*** et qui a consolidé sa place à la tête de l'OLP*** a été on ne peut plus clair : pas de reprise des pourparlers tant que la colonisation continuera.
Cette décision israélienne est, dans la pratique, une réponse en forme de non recevoir adressée au président *Obama*, qui s'est prononcé avec fermeté contre toute nouvelle politique de colonisation. Mais, bien plus que l'altération des relations israélo-américaines (et alors que l'émissaire de Washington, *George Mitchell* doit arriver dans la région avant la mi-septembre), l'initiative de *Benjamin Netanyahou* rend caduque toute perspective de reprise d'un processus négocié.
Dans le même ordre d'idées, le ministre suédois des Affaires étrangères, qui représente pour six mois l'Union européenne, a annulé une visite prévue en Israël. Même si la polémique suscitée par le quotidien *Aftonbladet* a joué, le ministère suédois a précisé que *M. Bildt* prévoyait une visite au Proche Orient (au nom de l'UE) mais qu'il attendait « *la bonne opportunité pour le faire, quand le processus de paix sera peut être dans une phase plus positive* ».
D'autres éléments ne laissent pas d'inquiéter. Le Premier ministre (de l'Autorité palestinienne), *Salam Fayyad* indiquait qu'il fallait que les Palestiniens se préparent à un établissement, y compris de manière unilatérale, de leur Etat d'ici 2011 si Israël se refusait à toute avancée.
Le ministre israélien d'extrême droite (considéré comme raciste par le Parti communiste d'Israël), *Avigdor Lieberman* a vigoureusement dénoncé cette initiative et a indiqué que les pourparlers ne devaient pas être limités dans le temps. Autrement dit, l'Etat palestinien ne verra pas le jour, sauf aux conditions imposées par Israël.
Rappelons que le *Likoud* ne veut pas discuter de Jérusalem, veut la reconnaissance du caractère juif de l'Etat, s'oppose au droit au retour pour les Palestiniens de 1948, refuse que le futur Etat palestinien ait droit à une force militaire et, enfin, que le gouvernement veut faire relier entre elles les colonies, ce qui rendrait impraticable l'existence réelle d'un Etat palestinien.
En poursuivant cette politique le gouvernement israélien, sans mauvais jeu de mot, va droit dans le mur.
Aux opinions publiques et aux peuples d'intensifier leur pression pour la fin de la colonisation et une paix juste.
A l'Europe et à la France en particulier de jouer leur rôle et d'intervenir avec vigueur auprès du gouvernement israélien pour qu'il respecte les résolutions de l'ONU et le droit international. A ce propos, on ne peut que s'interroger sur l'orientation de la présidence *Sarkozy* qui ne favorise pas une politique de paix et de justice.
Rappelons-le : il n'y aura pas d'avancées possibles sans la fin de la colonisation et pas de paix durable si l'on décide à l'avance de ce qui doit sortir des négociations.

** Le ministre de la défense doit donner son accord (de sécurité) pour toute nouvelle implantation dans les territoires palestiniens.*

*** Le Fatah, qui est la principale composante de l'OLP, a réuni son congrès au mois d'août. Mahmoud Abbas a été conforté à la direction. Marwan Barghouti, leader emblématique du Fatah de Cisjordanie, condamné à la prison à vie, ainsi que certains de ses proches, ont également été élus à la direction du mouvement. Pour la première fois, au Fatah, un juif israélien (qui se définit comme Hébreu, Palestinien et non sioniste) a été élu au conseil révolutionnaire.*

**** C'est officiellement l'OLP qui est la représentante du peuple palestinien. Elle regroupe la plupart des organisations palestiniennes à l'exception des islamistes (Hamas, Djihad, etc.)*

Carnet

Décès

Georges Fogel

est mort le 16 juillet à Paris d'un cancer, à 74 ans. Il était le fils de Joseph et de Chajet (Jeannette) Fogel, membres actifs de l'Ujre de Lyon pendant l'occupation. En 1958, Georges Fogel, simple appelé en Algérie, témoignera dans la revue Esprit de son expérience face à la torture pratiquée par l'armée française. Toute sa vie il aura combattu la torture, le racisme et la bêtise. La Pnm exprime ses sincères condoléances à son frère, Yves-Bernard Fogel (yb.fogel@orange.fr) ainsi qu'à toute sa famille et ses proches.

Mercredi 26 Août 2009
Marjem Bella Najgeborn

est décédée dans sa 99e année. Elle est morte à son domicile du Boulevard Magenta Paris 10e, entourée des siens. C'était une dame juive fière de sa *yiddishkeit* et qui a su transmettre autour d'elle cet amour passionné de la *culture yiddish.* C'était une grande figure de la Résistance.

Mme Olga Najgeborn, sa fille
M. Paul Gertner, son beau-frère
Mmes Bella Gliksman, Lola Szary, Marge Gertner, ses nièces
Anne-Laure et Damien Amilhat-Szary, Rivka, Léonor, Maurane, Marie-Laure et Raphaël Szary-Viaud, Jonas, Noémie, ses petits et arrière-petits enfants, toute la famille et les amis.

L'Ujre et MRJ-MOI
ont le vif chagrin de
vous faire part du décès de
Raymonde ADONAJLO (alias DANIELLE)

Une femme d'honneur nous a quittés

Souffrante depuis un certain temps, elle fut jusqu'au bout entourée de ses enfants et petits-enfants.

Native de Salonique en Grèce, où se trouvait avant la guerre un fort foyer juif, *Raymonde Bendavid*, alias Danielle, vint en France avec toute sa famille. Avec sa sœur, Lucie, alias Michelle, elle a rejoint l'UJJ (*Union de la jeunesse Juive*) à Lyon.

Elle y a beaucoup milité dans la clandestinité, avec sa sœur *Michelle Pawlotski* ainsi qu'avec *Albert Levy* avec lequel ils occuperont la mairie du 6°arrondissement de Lyon, en chassant les édiles désignés par Vichy. Elle a consacré toute sa vie à son idéal de société moins cruelle, plus solidaire, moins inégalitaire. Avec son compagnon, disparu avant elle, ils ont continué d'être actifs jusqu'à la dernière limite de leurs forces. Elle aimait la musique ; elle aimait les chansons.

Raymonde est restée jusqu'au bout de son existence d'une fidélité exemplaire envers ses camarades anciens résistants de cette organisation clandestine de la jeunesse juive. Le *Groupe de travail des anciens de l'UJJ*, travaillant pour la Mémoire, se réunissait fréquemment à son domicile de Vincennes où, avec son époux *Jo Adonajlo*, elle se faisait un devoir de recevoir de la meilleure façon ses anciens camarades de lutte. Les regrets sont grands de perdre une femme aussi généreuse.

Ses obsèques ont eu lieu le 11 septembre.

Quand les masques ne tiennent pas !

Un arabe, ça va ...

Les propos de Brice Hortefeux, ex-ministre de l'Immigration et de l'Identité nationale, éclairent-il sur la conception de "l'identité nationale" du gouvernement actuel.

Cet énième dérapage verbal du ministre de l'Intérieur n'est pas comme il le prétend une petite blague de bistrot. Sur la vidéo tout est très clair. Le jeune Amine est présenté comme l'Arabe. Il est clairement désigné par son origine ethnique. Il est bien question de cela lorsque Hortefeux embraye sur le fameux : "Il en faut toujours un. Quand il y en a un ça va, c'est quand il y en a beaucoup qu'il y a des problèmes." Il ne s'agit donc pas du tout des Auvergnats comme il essaie de nous le faire croire. Et quand bien même, les Auvergnats devraient réagir.

Derrière cette façade politiquement correcte prônant la "diversité", se cachent des stéréotypes coloniaux et l'idée d'"inassimilabilité".

Tout militant sarkozyste qu'il soit, le jeune Amine au "physique maghrébin", est d'abord et avant tout identifié comme "musulman" et se pose inévitablement la question de son intégration. Mais il est présentable puisqu'il "est catholique, mange du porc et boit de la bière". Amine est l'exception qui confirme la règle puisqu'il ne correspond pas du tout au prototype".

Porter un prénom maghrébin, ce serait attirer le soupçon de non-intégration, tout en vantant les individus exceptionnels - *"un, ça va"* - qui ont franchi le pas et vraiment choisi le camp de la France.

Un demi-siècle après les indépendances, des Français aux prénoms musulmans dont les pères (et parfois les grands-pères) sont nés en France, sont encore tenus de faire la preuve de leur allégeance et continuent d'être perçus collectivement comme "des problèmes" par un notre ministre de l'intérieur.

Rappelons – nous ! la grande masse "des indigènes" y compris les anciens combattants, n'était pas jugée digne de la pleine nationalité française ; et la métropole distinguait une petite minorité d' "assimilés" montrée en exemple. Entre 1865 et 1962, seuls 7 000 musulmans d'Algérie sur 9 millions bénéficiaient totalement des droits liés à la nationalité française.

Si elle flatte l'extrême droite, en cette période pré-électorale, cette conception de l'intégration portée par M. Hortefeux au ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale n'est pas la réalité. Et malgré les discriminations dont ils sont souvent l'objet, les réussites sociales et professionnelles d'enfants et petits-enfants d'immigrés n'ont rien d'exceptionnel dans la société française.

Pour les personnes visées, dont je suis, le "*Un ça va. Mais c'est quand il y en a beaucoup, ... !*" de M. Hortefeux distille un message de défiance et d'exclusion. La figure de "l'Arabe de service" comme celle du "bon Juif" traverse elle aussi l'histoire, pour justifier le racisme à l'égard du plus grand nombre.

La «virginité antiraciste» qu'a tenté de se fabriquer Brice Hortefeux, ne tient pas !

Samia Sehouane

Le courage d'Amnon Kapeliouk

En avril 2002, une centaine d'intellectuels arabes lançait une pétition contre les violences racistes, et notamment antisémites, qui se multipliaient alors en France. Elle concluait : *"Nos partenaires et nos partisans les plus précieux sont les Israéliens et les juifs qui œuvrent aux côtés des Palestiniens contre l'occupation, la répression, la colonisation, et pour la coexistence de deux Etats souverains palestinien et israélien. Un bon nombre d'entre eux ont une histoire familiale tragique, marquée par l'Holocauste. A nous de leur rendre hommage et de les rejoindre sur cette ligne de crête qui consiste à savoir quitter la tribu quand il s'agit de défendre des droits et des libertés universels."*

Ce propos convient parfaitement au journaliste Amnon Kapeliouk qui nous a quittés cet été. Juif et Israélien, Amnon l'était pleinement. Né en 1930 à Jérusalem, il a vécu sa jeunesse dans le Yichouv et sa vie d'adulte en Israël. Mais, sa judéité, son israélité ne l'ont jamais empêché de sortir de sa *"tribu"* pour défendre les *"valeurs universelles"*.

C'est ce qui frappe en consultant la collection du *Monde diplomatique* auquel Amnon a collaboré régulièrement durant quarante ans. Deux mots caractérisent cette énorme production : courage et lucidité.

Courageux, Amnon l'était inébranlablement. Même dans les pires périodes, celles des guerres avec leur consensus belliciste étouffant – et même menaçant pour les "dissidents" –, il soulignait que le droit à l'existence d'Israël ne serait assuré que lorsque celui de la Palestine le serait aussi.

Lucide, Amnon a analysé sans la moindre complaisance la stratégie de son pays, de la guerre des Six Jours à l'offensive contre Gaza, en passant par les guerres du Liban et la répression des deux Intifadas.

Outre son œuvre journalistique, en hébreu et en français, Amnon laisse des livres importants. Après la guerre de Kippour, il éclaire, dans *Israël, la fin des mythes**, l'entrée en crise de la société israélienne. Ses enquêtes sur les massacres de Sabra et Chatila, puis sur celui de Hébron et sur l'assassinat d'Itzhak Rabin** offrent des exemples convaincants de journalisme d'investigation. Avec sa biographie de Yasser Arafat***, il manifestera enfin à la fois sa connaissance intime du mouvement national palestinien et sa solidarité – parfois acritique – avec son leader historique.

À travers ses travaux, Amnon reste et restera avec nous.

Dominique Vidal

* Albin Michel, 1975.

** *Sabra et Chatila : enquête sur un massacre*, Le Seuil, 1982 ; *Hébron, chronique d'un massacre annoncé*, Arléa, Paris, 1994 ; *Rabin : un assassinat politique*, Le Monde Editions, 1996.

*** *Arafat l'irréductible* (biographie), Fayard, Paris, 2004.

Ndlr : Yichouv : Terme utilisé par les Juifs, sionistes ou non, pour désigner l'ensemble des Juifs présents en Palestine avant la création de l'État d'Israël.

L'amitié d'Amnon Kapeliouk

Nous avons souligné à de nombreuses reprises combien nous étions honorés de l'amitié que nous a toujours manifestée *Amnon Kapeliouk*, comme en témoignent ses articles parus dans la *Presse Nouvelle Magazine* et ses conférences à l'Ujre, dans nos locaux de la rue de Paradis.

Vous le retrouverez dans plusieurs numéros de la Pnm :

- 229 (octobre 2005) "*Israël et ses frontières*", interview d'Amnon Kapeliouk par Lucien Steinberg

- 230 (novembre 2005) l'édito qui annonce la venue à Paris d'Amnon Kapeliouk pour une conférence à l'Ujre

- 231 (décembre 2005), l'édito "*Un israélien à Paris*" et "*On ne s'ennuie pas en Israël*" qui rendent compte de la conférence d'Amnon Kapeliouk à l'Ujre

- 254 (mars/avril 2008), lire "*Lucien Steinberg : Allez de l'avant*" qui cite l'amitié qui liait Amnon Kapeliouk à l'ancien Président de l'Ujre

- 262 (janvier 2009), "*Moi je crois au processus d'Oslo*", interview d'Amnon Kapeliouk par Patrick Kamenka.

Pnm

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
édité par l'U.J.R.E.
Comité de rédaction :
Claudie Bassi–Lederman,
Jacques Dimet, Bernard Frédérick,
Jeanette Galili–Lafon, Sylvain Goldstein,
Patrick Kamenka, Nicole Mokobodzki,
T.R. Staroswiecki, Roland Wlos
N° paritaire 0614 G 89897

Directeur de la publication :
Jacques LEWKOWICZ

Rédaction – Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS
Tel : 01 47 70 62 16
Fax : 01 45 23 00 96
Courriel : lujre@orange.fr
Site : http://ujre.monsite.wanadoo.fr
(*bulletin d'abonnement téléchargeable*)
Tarif d'abonnement :
France et Union Européenne :
6 mois 28 euros
1 an 55 euros
Etranger hors U.E. : 70 euros
IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT
Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci–joint mes nom, adresses postale, date de naissance, mel et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)
J'offre un abonnement à :
Nom et Prénom .....
Adresse .....
Téléphone .....
Courriel .....
.....

Cycle opinions : être Juif au XXIEME siècle

Vous avez dit être juif au XXIE siècle ?

Jacques Lewkowicz inaugure ici un cycle d'articles visant à recueillir le point de vue de différentes personnalités sur un thème d'actualité. Thème dont le questionnement donnera lieu dans chacun des prochains numéros à l'exposé de nouveaux points de vue.

Remarquons d'emblée que, pour l'Ujre, à cette question initiale doivent en être associées deux autres : Qu'est-ce qu'être juif laïque ? Qu'est-ce qu'être juif laïque et progressiste ?

La réponse à la première question dépend du contenu que l'on donne au concept d'identité.

Si, depuis le génocide qui a marqué la seconde guerre mondiale, l'idée d'une identité transmise génétiquement est devenue insupportable, il n'est pas prouvé que cette notion soit étrangère aux mythes et légendes qui peuplent l'imaginaire populaire d'aujourd'hui, juif ou non-juif. On peut même observer qu'en l'interprétant, évidemment, positivement, certains juifs l'utilisent pour justifier telle ou telle action, par exemple, mais non exclusivement, dans le domaine de la politique de l'Etat d'Israël.

Dès lors se pose la question de l'intérêt de réfuter scientifiquement une pareille allégation. N'y a-t-il pas un risque de dérive scientiste que l'on accepte ou refuse la thèse d'une identité juive génétiquement fondée depuis les origines jusqu'à nos jours ? Autrement dit, la question d'une identité juive peut-elle être élucidée seulement dans les limites d'un débat historico-biologique ?

Une autre approche consiste à faire de l'identité humaine le fruit du croisement entre une mémoire et des relations sociales. Une telle approche a, pour elle, d'abord, la tradition juive. Le Zakhor*, "Souviens toi" en hébreu, est l'impératif le plus souvent présent dans la Torah. De plus, il faut rappeler, qu'au sens religieux, il est impossible d'être juif de manière strictement individuelle : la réunion d'un *Mynian* (une communauté de dix juifs) est indispensable pour que la prière soit possible. Mais les implications non religieuses existent aussi. La musique klezmer est, historiquement, née de cette façon puisque ce mot (klezmer) signifie : musique ensemble, autrement dit, jouée à plusieurs. Marx s'est-il souvenu de cela lorsqu'il a défini l'identité humaine comme l'ensemble des relations sociales nouées par l'être humain ?

Plus près de nous, les spécialistes de psychologie sociale ont pu montrer, à travers l'interactionnisme, que le point important, pour déterminer les comportements humains, résidait dans l'interprétation que les êtres humains construisent de leurs relations sociales. Dès lors, peu importe qu'il s'agisse de mythes ou de réalités prouvables, si l'on constate des interactions satisfaisantes au sein de populations qui s'affirment juives et comment nier l'existence d'une identité juive, même si elle est la conséquence de ces mythes ?

Cependant, tout n'est pas dit à travers l'interactionnisme. En effet, qu'en est-il lorsque, comme c'est le cas au Moyen-Orient, les identités entrent en conflit au point que le dialogue des mémoires se pervertit en affrontement violent ?

De plus, si, historiquement, la religion fonde l'identité juive, celle-ci ne saurait se résumer à son aspect religieux. Que faire de la littérature et de la musique juive et, plus généralement de l'art d'inspiration juive, et surtout, des valeurs qu'il porte ?

Les valeurs de vérité, de justice et de solidarité sont intrinsèques à l'identité juive. Et l'on peut remarquer qu'elles suffisent à définir les juifs laïques et même les juifs laïques progressistes.

D'ailleurs la participation des juifs à l'émancipation humaine ne relève pas seulement du messianisme. Les données concrètes des conditions de vie des communautés juives, leurs persécutions et leur exploitation économique ainsi que le dogmatisme des autorités religieuses ont généré des mouvements de lutte dans lesquels se sont inscrits des personnalités comme le philosophe Spinoza, le combattant de la Commune Léon Frankel, et combien d'autres dans la période qui s'ouvre vers 1890, marquée par des mouvements de masse revendiquant l'id'entité juive avec des orientations diverses.

Dans la période d'après 1945, ces engagements pouvaient même, parfois, transcender les traditions culturelles ashkénazes et sépharades. Reste la question de savoir pourquoi l'on doit constater dans la population juive un recul de cette conception purement laïque et progressiste.

En tout état de cause, certains travaux sociologiques ne manquent pas de constater, pour la France, une tentation juive de l'entre-soi. Dans quelle mesure cette tentation, au-delà de son relevé positif, est-elle surmontable ?

On voit, à travers l'ensemble des questions ici posées tout à la fois l'urgence et l'ampleur de l'effort nécessaire pour y répondre. Il y a donc, nous semble-t-il, plus de risques à laisser ces questions dans l'ombre qu'à tenter un début de réponse, aussi modeste soit-il.

C'est tout le propos de ce cycle d'articles.

Jacques Lewkowicz

* **Zakhor** "Souviens-toi" (hébr.). Ce mot désigne l'importance de la transmission du savoir et du respect de la nécessité de se souvenir. Le Chabbat précédant la fête de Pourim s'appelle "Chabbat Zakhor" du nom d'un passage commençant par ce mot.

Il existe des israéliens qui se mobilisent pour la Paix

Comme notre éditorial le rappelle, il est scandaleux de la part du gouvernement israélien de continuer à autoriser à construire des unités d'habitation en territoire cisjordanien. Cela révèle l'absence d'intention de rendre possible une négociation visant à permettre, enfin, l'établissement d'un état palestinien souverain, viable et en sécurité. C'est pourtant ce qu'a fait *Netanyahou*. Mais, cette fois, c'en fut trop. Une cérémonie devait être organisée le 7 septembre pour commémorer la construction d'une colonie israélienne en Cisjordanie. Une manifestation de *Shalom Arshav* (La Paix maintenant) a été organisée à cette occasion pour protester contre la décision du gouvernement *Netanyahou*. Cela n'est qu'un exemple de l'action menée par plusieurs organisations israéliennes se prononçant pour la reconnaissance des droits des palestiniens. Ces mouvements doivent être encouragés dans l'intérêt même d'Israël et de sa population. **JL**

De l'Eté plein la tête

Claude Liberman au stand UJRE - 28 juin 2009

Cet été, quelques moments de fête !

Le plaisir de revoir nos adhérents, le samedi 20 juin lors de l'Assemblée générale, de rencontrer le "grand public" à la fête des associations juives le 28 juin et à la fête de l'Humanité les 12 et 13 septembre derniers. Autant de moments de bonheur partagés que nous détaillerons dans le prochain numéro. **Ujre**

Une grande première en Cisjordanie: un juif israélien élu à la direction du Fatah

Pour la première fois, le *Fatah*, parti du président palestinien *Mahmoud Abbas*, a élu au sein de sa direction, un juif israélien, militant antisioniste convaincu : *Uri Davis*.

Né en 1943 à Jérusalem, alors que la Palestine est sous mandat britannique, *Uri Davis* possède aujourd'hui la double nationalité israélienne et britannique. Il se définit "*comme un Palestinien, Hébreu, antisioniste, d'origine juive*". Peu représentatif de la classe politique israélienne, il se signale dès les années 1960 comme militant des droits de l'Homme. C'est l'un des tout premiers objecteurs de conscience en Israël. Il dénonce les saisies de terres appartenant à la minorité arabe et n'hésite pas à qualifier Israël d' "Etat d'*apartheid* ». Il milite inlassablement pour la création d'un "*Etat démocratique commun avec les Palestiniens*". Il adhère au *Fatah* en 1984. Marié à une Palestinienne, il vit en Cisjordanie et enseigne la sociologie à l'Université d'Al Qods, à Jérusalem-Est.

C'est en août que le Congrès du *Fatah*, qui ne s'était pas réuni depuis vingt ans, a pour la première fois ouvert ses travaux en terre palestinienne. *Uri Davis* a été élu membre du Conseil révolutionnaire du *Fatah* qui, composé de 80 membres, constitue la deuxième instance dirigeante, après le Comité central. Il figure en 31ème position, sur 600 candidats.

Je suis très ému de ce vote, déclare-t-il, *dans lequel je vois une preuve de confiance non seulement envers ma personne mais aussi envers la ligne politique que j'ai défendue devant le Conseil, qui s'inspire de la lutte de Nelson Mandela contre l'apartheid en Afrique du Sud*, et d'ajouter qu'il veut *représenter au sein du Conseil révolutionnaire des centaines de militants non arabes qui ont participé à la lutte palestinienne*.

D'autres Juifs sont membres du *Fatah* ou y occupent des fonctions importantes, tel *Ilan Halevi* qui fut représentant officiel de l'OLP en Europe et auprès de l'Internationale socialiste et exerça les fonctions de vice-ministre des Affaires étrangères de l'OLP. L'élection d'un juif israélien à la direction du parti du président palestinien revêt une valeur symbolique au moment où, en violation des résolutions de l'ONU, Israël poursuit illégalement les implantations de colonies en Cisjordanie.

Ce, dans le silence de la quasi totalité de la communauté internationale, dont notamment l'Europe. La France, depuis l'élection de Nicolas Sarkozy à la tête de l'Etat, a rompu avec sa tradition d'une politique équilibrée au Proche-Orient. Il n'est pas interdit de tracer un parallèle entre cette politique de rupture et le retour de la France au sein des instances dirigeantes de l'OTAN, retour marqué par un renforcement de sa présence militaire en Afghanistan. **PK**

Henri Alleg

Une vie contre le colonialisme et tous les racismes

Entretien réalisé par Hélène Amblard

L'auteur de "La Question" qui révéla au monde la pratique de la torture par l'armée française durant la guerre d'indépendance d'Algérie, est parfois désigné par la presse de ce pays comme "le plus Algérien des Français". Parcours, témoignage et réflexions.

Mes parents sont venus à Paris pour la première fois vers 1920 dans le but d'y faire leur voyage de noces. Leur idée était de partir ensuite s'installer aux Etats-Unis. Quand ils sont arrivés en France, ce qu'ils ont découvert les a éberlués. C'était un 14 Juillet. Voir les gens danser dans la rue, venant de cette Angleterre rigide et corsetée les a tout de suite séduits. A l'époque, les femmes, même pas très riches, voyageaient avec toute leur fortune… A l'hôtel, ma mère s'est aperçue qu'on lui avait volé tous ses bijoux.

Ils sont donc retournés en Angleterre. Mon grand-père était boulanger. Il y avait sept enfants dans la famille et il n'avait pas envie de les voir partir, surtout si loin. Finalement, ils ont donc décidé de partir en France, pensant qu'il y aurait du travail. Ma mère, pour une fille, avait un peu d'instruction : elle était sténodactylo et avait appris le français. Elle a donc pu travailler dès son arrivée à Paris. Mon père s'est mis à faire du commerce en ouvrant un magasin de vêtements, puis en tenant un stand sur les marchés. Ils se sont vite acclimatés à la vie en France, étant très peu attirés par la religion. Je n'ai jamais vu mon père faire le jeûne du *Kippour* ni aucune autre fête juive. C'était tout à fait différent parmi nos parents de Londres. Cela gênait un peu ma mère qui craignait que la famille anglaise apprenne que nous vivions sans pratique religieuse. J'allais souvent en Angleterre et j'y passais toutes les vacances, mais j'ai fait toutes mes études en France. Je ne parle pas le *yiddish*. A peine quelques phrases.

Henri Alleg

Quand ils ont été naturalisés français - en 1927 ou 1928, je crois - ce fut une grande date pour mes parents. Leurs meilleurs amis étaient des Français : les *Albaret* notamment leur étaient devenus très proches et les avaient beaucoup aidés pour les démarches nécessaires à leur naturalisation. Originaires de la Lozère, ils tenaient l'hôtel près du Boulevard de Belleville où avaient débarqué mes parents en arrivant de Londres. Ils les avaient pris en sympathie et même aidés ensuite à trouver dans le quartier un logement pour qu'ils puissent s'installer plus confortablement que dans leur chambre d'hôtel.

Les miens, à leur arrivée en France, étaient très peu politisés mais, naturellement, ils ne pouvaient être indifférents au racisme, à l'antisémitisme et à toutes les menaces qui, à partir des années trente, commencèrent à arriver d'Allemagne. En quelque sorte, ils étaient sans savoir le formuler, ouverts à l'esprit internationaliste.

Mais vous-même, à l'école et plus tard au lycée, vous appreniez l' "Algérie française" ?

J'apprenais comme tous les élèves, ce qu'on enseignait en ce temps-là aux jeunes Français de la *"grandeur de l'œuvre coloniale française*", sans que cela suscite de discussions et encore moins de contestations. Mon éveil et mon engagement anticolonialistes ont coïncidé avec mon arrivée en Algérie. D'ailleurs, aussi bien à l'école primaire qu'au lycée, je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer de jeunes Algériens. Et pour cause : les travailleurs émigrés se heurtaient aux lois leur interdisant de faire venir leur famille pour les rejoindre en France. Employés dans les mines et les grandes entreprises où leur étaient réservés les travaux les plus pénibles et insalubres, ils restaient le plus souvent en marge de la société française, même si peu à peu ils étaient amenés à rejoindre les combats des ouvriers français pour leurs revendications. Mais le métier des miens, les lieux où nous habitions, nous tenaient éloignés de leurs préoccupations et nous empêchaient même de les rencontrer. Plus que l'image d'un mineur ou d'un métallo, le mot "Algérien" nous évoquait celle du marchand ambulant, proposant dans la rue et aux terrasses des cafés les tapis, babouches, portefeuilles et autres marchandises venues du Maghreb, sous le poids desquels il croulait. Les jeunes de ma génération, ceux du Lycée *Rollin* (devenu Lycée *Jacques Decour* à la Libération) n'en étaient pas moins déjà éveillés aux grandes questions politiques du moment. A l'époque du Front Populaire - j'avais 15 ans -, avec mon copain *Claude Dreyfus*, membre de la *Jeunesse communiste* qui devait mourir à Buchenwald, nous imaginions qu'en trafiquant nos papiers pour nous vieillir, nous pourrions nous engager dans les *Brigades Internationales* pour aller aider l'Espagne républicaine. Ces pensées généreuses n'étaient encore que des rêves de gosse. A 17 ans, après le bac, j'étais travaillé par une terrible soif de voyager, de connaître le monde. Et à l'époque, quand on n'était pas né dans une famille fortunée, il fallait, pour satisfaire une telle aspiration, exercer un métier qui vous le permette. Le seul possible se trouvait dans la marine. Mais dans la marine marchande, car je haïssais l'idée d'un engagement militaire qui, bien sûr, n'aurait rien eu à voir avec celui, entrevu encore lycéen, de servir la cause antifasciste en Espagne. Grâce aux *Auberges de Jeunesse* qui offraient des possibilités de voyage à très bon marché, j'avais pu - à pied et sac au dos - parcourir la Grèce et l'Italie. Du même coup, j'avais pu découvrir, même superficiellement, ce qu'étaient le fascisme et l'antisémitisme d'Etat sous le règne de *Metaxas* et de *Mussolini*.

Mes parents n'étaient pas d'accord avec cette idée d'un métier ouvrant sur les voyages. Mon père aurait voulu que je poursuive des études. Il ambitionnait de me voir pharmacien. Je n'étais pas d'humeur à l'écouter et je quittai la maison, plutôt en froid avec la famille, pour Marseille avec l'espoir d'y trouver des possibilités d'embarquement. Ce n'était pas si facile. Le fait d'être encore mineur m'obligeait d'attendre l'autorisation de mes parents pour les papiers nécessaires à une embauche sur un paquebot. En fin de compte, je manquai une possibilité qui s'offrait à moi. Un ami rencontré à l'*Auberge de Jeunesse* de Marseille me suggéra alors de partir pour l'Algérie, m'indiquant que j'y trouverais facilement du travail en attendant un retour en France, une fois enfin obtenue l'assurance d'un travail sur un bateau. C'est ainsi que, quelque temps après, je débarquai à Alger. Dès mes premiers pas sur les quais du port, je m'en rendis compte : le peu que je croyais découvrir sur l'Algérie ne correspondait pas à ce que l'on enseignait aux élèves de nos lycées. Ce pays nous était présenté par nos maîtres comme un "prolongement" de la France. Or, les premiers spectacles de la rue suffisaient pour comprendre qu'il s'agissait de bien autre chose. Où, en France, aurait-on vu des gosses en haillons qui, souvent, n'avaient pas encore dix ans, se disputer pour porter les valises - souvent plus lourdes qu'eux-mêmes - de voyageurs débarqués des paquebots et des trains ? Et lorsque le nouvel arrivant s'étonnait de voir tant de gosses errants, déguenillés, dans les rues de cette étrange "province française", on lui répondait qu'il n'y avait pas d'écoles pour eux, comme c'était le cas pour les neuf dixièmes des enfants du pays.

J'eus la chance de pouvoir rapidement commencer à comprendre la réalité coloniale, grâce à ma rencontre avec quelques jeunes algériens de mon âge qui se retrouvaient à l'*Auberge de Jeunesse* d'Alger. Elle leur servait un peu de "club". Ils étaient, sinon membres de groupes nationalistes ou communistes clandestins, du moins très largement influencés par eux. De telles rencontres amicales entre Algériens autochtones – d'origine arabe ou kabyle avec des Européens - étaient alors chose très exceptionnelle.

Quand vous dites les "Algériens", parlez-vous uniquement de ceux que le vocabulaire officiel qualifiait d' "indigènes", ou incluez-vous ceux que l'on a appelés les "pieds-noirs" ?

Effectivement, il y a toujours eu beaucoup de confusion autour de cette question de vocabulaire. Confusion créée elle-même par la pratique coloniale et le vocabulaire utilisé à l'époque. Pendant toute une période, depuis les premières années de la conquête jusqu'à pratiquement celles où se préparait l'insurrection pour l'indépendance, le mot "indigène" - un mot ayant pris dès l'origine une consonance péjorative - avait été imposé par les autorités coloniales. Aussi bien dans le langage courant que dans les textes officiels, il était utilisé pour désigner les habitants du pays d'origine arabo-berbère. L'autre partie de la population, considérée comme tout entière venue depuis l'autre côté de la Méditerranée, formait ce qui était appelé la "communauté européenne", dont la majorité jouissait de la nationalité française. C'est au lendemain de la deuxième guerre mondiale, que l'Administration coloniale – tenant compte du nouvel état d'esprit qui se développait chez les "indigènes" - décida d'éviter ce vocable et le remplaça par le mot "musulmans".

Le langage officiel commença donc d'utiliser le terme de "musulman" plus souvent que celui d' "indigène". Sans que les pratiques racistes et les discriminations du système colonial n'en aient été abandonnées pour autant. Dans le langage de tous les jours, quantité de mots insultants et méprisants à l'égard des populations arabe et kabyle ont continué d'être d'un usage courant durant toute la période coloniale. Le mot "Algérien", ne conquit réellement droit de cité qu'à partir du moment où la revendication d'indépendance enfin victorieuse s'imposa au pays tout entier. Même ceux qui avaient combattu cette juste revendication durent alors accepter cette réalité : l'immense majorité des habitants du pays ne pouvaient avoir d'autre appellation que celle d' "Algériens".

A la même époque coloniale, le terme "Européen" était lui-même plein d'ambiguïté.

La population juive avait été collectivement naturalisée française par un décret du gouvernement français datant de 1870 – le fameux décret Crémieux, d'*Adolphe Crémieux*, lui-même d'origine juive, ministre de la Justice dans le Gouvernement de la Défense Nationale. Cette population juive était considérée et se considérait comme faisant partie de la minorité "européenne"; alors que ses racines, ses traditions, sa culture et, pour beaucoup, sa langue maternelle, étaient purement algériennes. En fait, l'objectif essentiel mais inavoué de ce décret, était de diviser la population. En privilégiant une partie de ses habitants - en l'occurrence ceux de religion juive – l'objectif était de se trouver des alliés dans un pays qui, fondamentalement, refusait de se soumettre à l'occupation coloniale.

Suite au prochain numéro

Harry Salem, dit Henri Alleg

Issu d'une famille juive, chassée d'un côté de Russie, de l'autre de Pologne, par les pogromes, les guerres et la misère, Harry Salem naît à Londres en 1921. Témoin engagé d'un siècle marqué d'espoirs et de combats, il reste pour les deux côtés de la Méditerranée, Henri Alleg, rédacteur en chef du journal Alger Républicain, maintes fois interdit par les autorités coloniales, puis par le pouvoir d'une Algérie indépendante au Parti unique. Aujourd'hui, il fait partie du Comité de parrainage du tribunal Bertrand Russel sur la Palestine.

Ils aimaient la vie à en mourir

Robert Guédiguian atteint le grand public, le public populaire, avec son film, l'Armée du crime*, destiné à faire connaître de tous et en particulier des plus jeunes une des grandes pages de l'histoire de la Résistance ; page écrite par des étrangers qui se sont sacrifiés pour la France alors que des policiers français étaient aux ordres de l'occupant nazi... Oui, c'était des étrangers en situation irrégulière, ne serait-ce qu'en tant que communistes. Et pour le dire, il fallait du courage. La Presse Nouvelle propose en p. 6 un article de Georges Duffau-Epstein (fils du colonel Gilles) et ci-dessous l'utile témoignage de Paulette Sarcey et la critique de Laura Laufer… Faute d'espace, nous devons reporter au prochain numéro la publication des réactions de nos lecteurs. Merci à eux !*

l'Armée du crime de Robert Guédiguian

Pour Robert Guédiguian le désir d'évoquer ceux de *L'Affiche Rouge* naît d'un sentiment fraternel, voire filial: Son père n'était-il pas arménien, comme le communiste Manouchian ?
L'Armée du crime, comme souvent chez ce réalisateur montre le destin d'un groupe constituant une « famille » liée aux valeurs du monde ouvrier, ici résistance et internationalisme.
Quand la fiction s'inspire de l'Histoire, on souhaite qu'elle aide à comprendre, au-delà des faits, le sens politique de celle - ci et permette de réfléchir à nos propres engagements. Le film brechtien *L'affiche Rouge* de Frank Cassenti ouvrait au moins à cela. Je doute que *L'Armée du crime* y réussisse tant l'Histoire y est aseptisée.
Ce film me déçoit par un récit truffé d'erreurs, de raccourcis et par une forme arrimée au faux semblant et manquant de souffle, de lyrisme et d'imaginaire.

Certes, le grand public peut, s'il ne se lasse, ressentir quelque empathie devant le destin des héros.
Mais comment comprendre dans ce film ce que furent la lutte armée et la clandestinité? Comment comprendre le rôle, le fonctionnement et l'organisation de la MOI quand son cloisonnement, sa structuration en triangles, le mode préparatoire de ses attentats, le choix de ses cibles, la protection de ses actions, la constitution de son arsenal manquent ?
Le film donne une impression superficielle de vraisemblable, sans jamais être pénétré de l'esprit et des réalités politiques qui animaient les FTP-MOI. Je regrette l'oubli du contexte géo - politique qui modela les communistes de la M.O.I. (guerre d'Espagne, Munich, pacte germano-soviétique, opération Barbarossa, échec de l'armée allemande devant Moscou, bataille de Stalingrad).
Tragique, héroïque fut le destin des 23 de *l'Affiche Rouge*. Que *L'Armée du crime* tente de banaliser ces héros en les rendant proches, familiers aurait pu réjouir.

On se souvient que dans *l'Armée des Ombres*, Melville, ancien résistant gaulliste, ne cédait pas lui non plus au spectaculaire ou à l'imagerie héroïque mais savait montrer le courage, la peur, le doute, la lâcheté dans l'attente, la planque, le guet, la fuite. La vision, comme souvent chez Melville, était noire et sordide, mais le film possédait une tension permanente. Chez Guédiguian, j'aurais aimé trouver une telle intensité.
Ni fresque, ni saga, ni légende, son film ressemble plutôt à une chronique intimiste, sans complexité, ni profondeur.

Laura Laufer

Entretien avec Paulette (Szlifka) Sarcey

Propos recueillis par Laura Laufer

Comment es-tu rentrée à la M.O.I. ?

Le milieu de l'immigration juive qui a fui la misère et l'antisémitisme à l'Est est progressiste et compte de nombreux communistes. Jeune, je vais à l'Ecole Publique et aux patronages juifs. De vrais pédagogues dirigeaient ces patronages appelés « *tsugab schuln* » (écoles complémentaires). Il y avait une chorale, un groupe de danse folklorique, de la gymnastique. J'y apprends la culture *yiddish* et ses grands écrivains *Sholem Aleichem*, *Peretz*. En 1937 ou 38, le patronage rejoint le Yask, club sportif ouvrier, affilié à la F.S.G.T., rue Basfroi. Nous y débattions des problèmes du monde d'alors : la montée du nazisme, la Guerre d'Espagne. Dans un grand drapeau républicain espagnol, nous collections de l'argent à Belleville pour l'Espagne Républicaine.

Le tribunal militaire allemand juge 24 terroristes ayant commis 37 attentats et 14 déraillements
Un Arménien, Missak Manouchian, dirigeait cette tourbe internationale qui assassinait et détruisait pour 2.300 francs par mois

UNE du journal collaborationiste "le Matin" du 21 février 1944

En septembre 1940, j'ai 16 ans, je suis contactée. Je deviens responsable du matériel de propagande et des jeunes. En 1940-41, nous fabriquons nous-mêmes du matériel d'imprimerie pour nos lancers de tracts et des papillons à coller aux portes des usines. Nous étions très actifs. En 1941, une imprimerie nous fabrique le matériel que je vais chercher Porte de Versailles. Je le ramène dans ma planque, je partage les paquets pour les remettre à des rendez-vous très précis.
Nous sommes organisés, conscients de la clandestinité et très vigilants. Si le camarade n'est pas là, nous n'attendons pas une minute, repêchage le lendemain, même endroit, même heure. Si le (la) camarade ne vient pas, c'est qu'il y a eu « chute » et nous prenons des précautions.

Marcel Rayman était un ami d'enfance ?

Oui. Je suis de 1924 et lui de 1923. Ses parents travaillaient dans le tricot et les miens dans la confection. Je vivais dans le 11e, lui rue des Immeubles industriels, on avait 12 et 13 ans. Marcel était un marrant et un sportif extraordinaire. Il préparait avec l'aide des moniteurs du Yask de formidables exploits pour la Fête de l'Humanité à Garches dont une grande pyramide acrobatique avec un petit gosse perché en haut ! J'ai vu Marcel, une dernière fois le 21 juin 1941. Nous avions jeté des tracts chacun de notre côté, et nous nous sommes retrouvés en camping avec des copains. Nous avions trouvé un grand champ avec une rivière et un bois. En nageant, Marcel avait perdu sa chevalière que les garçons en plongeant ont retrouvée. Nous étions heureux car nous pensions que la victoire de l'U.R.S.S. serait rapide ! Dans l'organisation des jeunes communistes juifs de la M.O.I., *Krasucki* jouait un rôle important : il faisait passer les jeunes recrutés aux F.T.P. quand ils avaient acquis la maturité pour se battre. C'est *Henri* qui a fait passer *Rayman* aux F.T.P. *Henri* et *Marcel* étaient des copains d'enfance, ainsi qu'un autre garçon extraordinaire, *Roger Trugnan,* qui est toujours des nôtres.

L'Affiche rouge dans les rues de Paris Février-mars 1944. (Coll. BHVP)

Que peux-tu dire d'Henri Krasucki ?

Il avait la plus formidable discothèque que j'avais jamais vue ! Il connaissait par cœur des partitions de Beethoven. Henri chantait faux, mais sifflait juste !

Tu as connu Lucienne Goldfarb, la rouquine ?

Oui, elle habitait rue des Immeubles Industriels. C'est une jeune fille juive qui connaît toute l'équipe de jeunes du quartier dont *Marcel Rayman*, les frères *Lamberger*. Ils lui donnent à lire nos tracts. Elle dit « *ça m'intéresse, je veux venger mes parents et me battre avec des armes* ». C'est une fille qu'on peut recruter, pourquoi pas ? Elle est donc présentée à la Commission des Cadres (*Adam Rayski*, *Henri Krasucki*) où elle dit « *J'ai un ami inspecteur de police qui peut faire sauter les scellés des appartements de vos amis ou parents pour récupérer les affaires* ». Henri m'a alors chargée de la tester. J'ai donc rendez-vous chez elle. Elle me montre des sous-vêtements en satin, de belles choses. Je n'en avais jamais vu ! Elle me confirme qu'elle peut aider, je lui propose de la revoir. A dater de là, *Henri*, *Rayski*, nous avons l'impression d'être suivis. Et nous essayons de déjouer la filature, du moins pensions-nous avoir réussi. Notre filature démarre fin janvier 1943 et on est « logés » comme disent les flics de la Brigade Spéciale qui savent alors où nous trouver. La B.S avait tissé une véritable toile d'araignée et nous serons 57 jeunes arrêtés le 23 mars 1943, puis déportés.
La filature du groupe Manouchian dure 100 jours. Je n'ai pas connu Manouchian. J'ai appris l'histoire de l'Affiche Rouge en revenant de déportation. *Robert Endewelt* qui a échappé aux arrestations reconstituera une section FTP de jeunes Juifs communistes qui se battront jusqu'à la Libération.

Que penses- tu du film de Guédiguian ?

Je l'ai trouvé faux et désinvolte. En réalité, pour les actions des F.T.P., des filles apportaient les armes, il y avait une protection et surtout les armes étaient récupérées. C'était la responsabilité des femmes de porter les armes sur le lieu de l'attentat et de les récupérer ensuite pour que les garçons puissent filer. Les femmes ont joué un très grand rôle. La protection aussi, les armes n'étant pas parachutées, il fallait les prendre là où elles étaient. J'ai été choquée par le fait de montrer *Marcel Rayman* se balader librement avec un pistolet à la ceinture et descendre des allemands par impulsion pour venger son père. Bien évidemment c'était la résistance, ce n'était pas de l'action individuelle. C'était une armée structurée, très disciplinée, dans un cloisonnement strict qui fonctionnait par triangles. Enfin ce qui m'a surtout profondément choquée et bouleversée pour la mémoire de *Marcel*, c'est de présenter la rouquine *Lucienne Goldfarb*, la donneuse, comme sa petite amie.

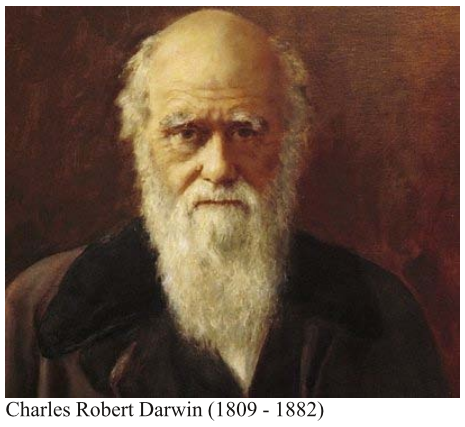
***Ndlr : Paulette Sarcey**, déportée Résistante, Chevalier de la Légion d'honneur, médaille Militaire, est marraine de l'association "Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I.", à l'instar de trois parents de membres du Groupe Manouchian : Dora Phélut, sœur de Wolf Wajsbrot (Affiche Rouge), Fanny Delbos, nièce de Leo Kneller, Pierre Stambul, fils de Jacov Stambul (Bessarabien), membre de la M.O.I. et du groupe Manouchian ("triangle" de Boczov).*

Suite du dossier en page 6

Darwin : bicentenaire

Le retour au texte

Il en est du profane comme parfois du croyant, *Patrick Tort* nous rappelle qu'il ne peut y avoir de compréhension du monde sans un retour aux fondamentaux et les textes de *Darwin* font partie de ces fondamentaux.



Charles Robert Darwin (1809 - 1882)

Depuis des années qu'il s'y consacre, *Patrick Tort* explique qu'il est une vulgate darwinienne qui dessert l'auteur. Contrairement à *Kant*, *Freud* et *Marx* mille fois commentés, la paresse intellectuelle a longtemps empêché que l'on se penche sur l'œuvre de *Darwin*, se contentant d'un *a priori* de sympathie ou d'antipathie issu de critiques de critiques.

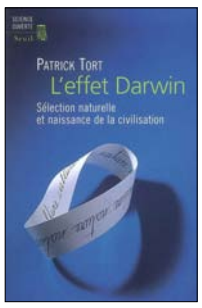
Le mérite de l'auteur de "*L'effet Darwin : sélection naturelle et naissance de la civilisation*" est de dépasser les présupposés. *Darwin* est un penseur complexe qui prend garde à ne jamais quitter son champ de compétences. *Tort* nous aide à décrypter et non à interpréter l'œuvre d'un personnage qui reste encore au cœur des polémiques.

Peu de penseurs auront subi l'ostracisme autant que lui. Pour faire court, on peut contester *Marx* mais même un libéral se doit de maîtriser l'analyse marxiste. Un pourfendeur de l'analyse ne peut ignorer les apports de *Freud*. Mais rejeter en bloc *Darwin* et le *Darwinisme* reste intellectuellement acceptable et accepté.

Sans faire de *Darwin* la matrice d'une pensée totale et donc totalitaire, *Tort* nous ouvre portes et fenêtres sur une œuvre et un auteur par trop méconnu, tordant définitivement le cou aux accusations primaires de racisme, de sexisme et d'areligiosité entendue comme amoralité de l'auteur. Il y a chez *Darwin* une grande humilité de l'homme face au monde. Il ne nie jamais sa "grandeur" qui n'est pas, je le concède un mot du vocabulaire darwinien. Il le voit "grand" parce qu'en capacité de comprendre les conséquences lointaines et pas seulement immédiates de ses actes. Mais il replace les capacités humaines dans un environnement plus vaste. Sa comparaison avec le monde animal place l'Homme dans une perspective d'évolution complexe. Nous "progressons" en nous complexifiant parce que le monde lui-même se complexifie. Nos "*habits*" (comportements) ne sont plus les mêmes parce que notre "empathie" s'amplifie.

De la protection des siens à celle du clan, nous ressentons la nécessité morale de passer à la protection totale de l'espèce. Notre morale est, parce qu'elle embrasse l'universel. La civilisation est là, elle progresse par absorption concentrique qui exclut donc le racisme, l'esclavagisme, le sexisme puisque présentés comme instants arrêtés de la pensée.

C'est toute la force de la pensée darwinienne guidée par la lecture de *Tort*. Elle nous ouvre des perspectives infinies y compris sur la morale qui, contrairement à certaines lectures philosophiques ou religieuses, ne peut être "finie" au sens d'être définitive. Il y a dans l'anneau de Moebius** toute la dialectique du rapport de l'homme à l'Autre et à l'Histoire. Une continuité qui nous raccroche à la branche première et une discontinuité née des différents apports liés à notre environnement, tant naturel que social. *Tort* est un passeur, il y a dans ce livre une grande satisfaction à nous retrouver, nous êtres humains, à notre juste place. Ni au-dessus, ni ailleurs, mais dans le monde. Sachons être "nobles" dans cette place-là, qui nous ouvre des perspectives de connaissances insondées.



Loin de se réduire à un pamphlet contre le créationnisme, ce livre est une arme indispensable contre l'obscurantisme.

Gilles Garnier

** Patrick Tort, L'effet Darwin – Sélection naturelle et naissance de la civilisation, Ed. Seuil, Paris, 2008, 234 p., 18 €*

** L'anneau de Moebius est un ruban torsionné dont le double cercle, intérieur, extérieur, n'offre pas de césure tel l'atavisme animal qui en l'Homme ne permet pas d' identifier de point de discontinuité.

Ne manquez pas !

Le 21 octobre

sur ***ARTE*** : le film de *Pascal Convert* ***"Joseph Epstein, bon pour la légende"*** déjà projeté en privé au "14" en présence de Georges Duffau-Epstein, fils du Colonel Gilles

Sortie nationale du film **Rachel** de *Simone Bitton*, documentariste judéo-arabe engagée, reconnue pour sa sincérité, sa rigueur morale et sa sensibilité, en particulier dans son film *Le Mur*. Nous reviendrons prochainement sur ce film évoquant le combat de Rachel Corrie. **PNM**

La PNM et les tarifs postaux

Chers lecteurs, le saviez-vous ?

Notre contrat Presse avec *La Poste* avait été interrompu faute que l'agrément de la *Commission Paritaire de la Presse* nous soit parvenu à temps. La bonne nouvelle est tombée cet été, après moult aléas administratifs, notre agrément est enfin renouvelé !

Cela nous permet de bénéficier à nouveau pour nos envois postaux du tarif réservé à la presse... mais la mise en place du contrat Presse avec La Poste et de la nouvelle procédure d'expédition de notre magazine fut plus longue que prévue... Cela explique le retard au service de votre abonnement. Nous vous remercions de votre compréhension. **PNM**

L'armée du crime : la force du film

Suite du dossier de la page 5

"L'armée du crime" : un titre provocateur donné par *Robert Guédiguian* à son film qui est en fait un hymne à la gloire de ces combattants immigrés qui ont donné leur vie pour la France.

Ils furent immortalisés il y a bien longtemps par le poème d'Aragon, "L'Affiche Rouge" que chanta si bien *Léo Ferré.*

Mais aujourd'hui, devant les propos des négationnistes de tous bords, devant l'effacement délibéré, par certains, de ce que fut la Résistance et le programme novateur du *Conseil National de la Résistance*, il est sain qu'un cinéaste nous livre un film destiné à tous les publics et en particulier aux élèves des établissements scolaires.

Bien sûr, la chronologie et certains événements sont légèrement modifiés par le cinéaste. Il l'explique lui-même dans le panneau qui termine le film. Mais cela n'est pas gênant car il n'y a aucune remise en cause du sens du combat de ces héros.

Ce qui fait la force du film, c'est justement qu'ils ne sont pas présentés comme des êtres parfaits, bien au contraire. Ce sont des hommes avec leurs forces et leurs faiblesses. Ils aiment, ils font la fête, pour certains, ils sont sportifs, ils aiment lire, ils aiment leur famille, en résumé ils vivent comme tout le monde.

Rien ne les a prédestinés à se battre les armes à la main, il ne sont pas nés héros. Se servir d'une arme n'est pas naturel pour eux. Ce sont les circonstances, l'occupation de la France par les nazis, qui les ont conduits à se battre contre le fascisme.

Non, ce n'était pas des terroristes, contrairement à ce que prétendait l'armée allemande et la police française. Ils ne s'attaquaient pas aux populations civiles. Ils luttaient contre une armée d'occupation et contre les collaborateurs du gouvernement de Pétain. Comme le dit l'un d'eux, ils donnaient parfois "la mort" parce qu'ils aimaient "la vie". Ils étaient jeunes et voulaient vivre libres.

Alors, devant ces belles images, les quelques aménagements faits par le cinéaste ont bien peu d'importance.

Comment oublier, après avoir vu le film, que ces immigrés engagés dans les rangs des FTP-MOI combattaient aux côtés des résistants français ?

Comment oublier que ceux qui les pourchassaient étaient les policiers collaborateurs des *Brigades Spéciales* ?

Grâce à *Robert Guédiguian*, ces hommes ont retrouvé une réalité. Ils sont redevenus humains. Les acteurs sont magnifiques, ils sont vraiment habités par leurs personnages.

Oui, « L'Armée du Crime » est un bon film, et de plus un film utile.

Georges Duffau-Epstein

Georges Duffau-Epstein est parrain de l'Association *Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I.* (MRJ-MOI)

Merci, Willy Ronis !

Grève Chez Citroën - 1938 - © Willy Ronis

Vous nous quittez alors que se tient la plus populaire des fêtes, la *Fête de l'Humanité* ! Partir ainsi, après une vie débordante de vie : cela vous ressemble, Monsieur Ronis !

Votre regard à jamais émerveillé sur les mômes de Paris, sur le Paris populaire, sur le Paris du Front populaire, avec ses manifestations ouvrières et ses grèves…une lumière pour tous les amoureux de notre Paris des bons et mauvais jours.

Il aura fallu attendre l'exposition de 2006 pour que les amoureux de votre œuvre découvrent "La fête de l'Humanité" de 1934. Du moins connaissions-nous déjà Melle Trompette, cette Marianne en herbe qui, juchée sur les épaules de son cheminot de père, coiffée du bonnet phrygien, tend ce poing fermé qui est alors signe d'unité.

Puis la guerre vous oblige à fuir en province les persécutions anti-juives. Vous dites, dans une interview accordée à la *Presse Nouvelle magazine* en janvier 2008 : "*Membre de l'Association des Artistes et Ecrivains Révolutionnaires, j'ai connu Marie Claude Vaillant…*"

Qui n'avez-vous connu en un siècle de présence, vous qui constatiez avec fierté : "*Il ne faut jamais accepter l'inacceptable. J'ai peut-être payé cher, mais au moins, je suis tranquille avec moi-même*".

Willy Ronis était parrain de MRJ-MOI, association créée entre autres par l'UJRE, pour créer au 14 rue de Paradis, Paris X°, un espace muséal dédié à la Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I. **PNM**

de notre ami Jean-Claude Grumberg

Théâtre

VERS TOI TERRE PROMISE
du 15/09 au 22/11
Théâtre Marigny
salle Popesco
Carré Marigny
Paris 8°
01 53 96 70 00

LES AUTRES
du 18/09 au 31/01
Théâtre des Mathurins
36, rue des Mathurins
Paris 8°
01 42 65 90 00

Condamnations de l'agression contre Gaza

Amnesty international, puis tout dernièrement l'ONU, ont formellement dénoncé les actes de l'armée israélienne au cours de l'offensive militaire menée contre Gaza à partir du 27 décembre 2008. Israël est accusé d'avoir violé des lois internationales et commis des crimes de guerre. Il est même fait état d'allégations de crimes contre l'humanité. Le Hamas est également mis en cause dans les rapports de l'organisation humanitaire et de l'ONU.

Amnesty International a publié le 1er juillet, sous le titre «Opération Plomb durci: 22 jours de morts et de destruction à Gaza», un rapport de 117 pages qui, tout en relevant les crimes commis par le Hamas, se révèle accablant pour Israël. Il y est fait état de*s "allégations de crimes de guerre et d'autres violations des lois internationales commises par toutes les parties au conflit».*

L'opération "plomb durci" a fait, côté palestinien, "*1400 morts dont 300 enfants et des centaines de civils sans armes, laissant des milliers de personnes sans abri et une économie en ruines*" et 5000 blessés.

Le rapport note en substance que la plupart des attaques ont été faites contre des objectifs civils, sans distinction entre cibles militaires et sites civils. Il s'agit là de violations des lois internationales qui interdisent notamment les attaques directes sur les civils, les attaques disproportionnées et les punitions collectives.

Enfant blessé lors de l'opération "Plomb durci"

Des centaines de civils ont été tués lors d'attaques utilisant des armes de haute précision –par bombardements aériens, tirs de missiles et d'obus de chars.

Des civils -dont des femmes et des enfants- ont également été tués par des tirs à bout portant, alors qu'ils ne menaçaient aucunement les soldats israéliens, poursuit le rapport.

Des enfants ont été tués alors qu'ils jouaient sur le toit de leur maison ou dans les rues.

Des équipes médicales ont également été abattues en plein jour alors qu'elles portaient secours aux blessés victimes de tirs de missiles, note encore le texte d'Amnesty.

Le rapport signale que l'utilisation d'obus à fléchettes et de bombes au phosphore équivalent à des crimes de guerre et dénonce les tirs d'artillerie à l'aveugle sur des zones fortement peuplées.

Amnesty dénonce également les tirs de roquettes du Hamas contre le sud d'Israël qui ont causé la mort d'une dizaine de civils.

L'ONG rappelle que lors de l'opération "Plomb durci" les autorités militaires israéliennes ont refusé l'accès à Gaza aux observateurs indépendants, journalistes, organisations de défense des droits de l'Homme et des travailleurs humanitaires, coupant du monde ce territoire palestinien.

De son côté, Israël rejette les allégations de crimes de guerre et autres violations de la législation internationale au motif que le Hamas s'est opposé à toute enquête indépendante.

Le rapport Goldstone, sur la mission d'enquête diligentée à la demande du Comité des droits de l'homme de l'ONU va dans le même sens que l'ONG en accusant Israël mais aussi le *Hamas* de "crimes contre l'Humanité".

Ce rapport, paru à la mi septembre, sera analysé dans notre prochain numéro.

PK

La Shoah ce n'est pas du passé

Nul n'est ressorti vivant des chambres à gaz. Des témoins les ont vus entrer, d'autres ou les mêmes ont vu les cadavres ressortir. Mais il n'y a pas de survivant à ce type de massacre concentrationnaire. Ne reste que le lieu. C'est ce vide qui remplit d'un bout à l'autre l'essai critique de Claude Lanzmann, "Le lièvre de Patagonie".

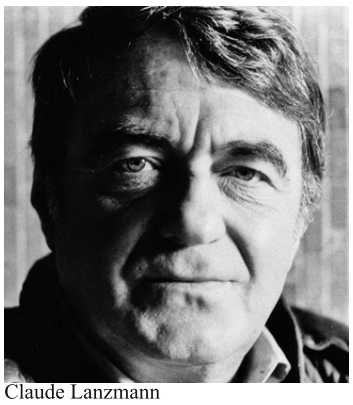
Ces mémoires, qui se lisent comme un roman vital sur l'existence d'un intellectuel célèbre, commencent par ces mots : "La guillotine - plus généralement la peine capitale, et les différents modes d'administration de la mort – aura été la grande affaire de ma vie." Claude Lanzmann exprime ainsi d'emblée le scandale que constitue pour lui la mort et le plein de l'existence, même si l'homme est le seul animal à savoir qu'il va mourir, pour reprendre l'expression du philosophe allemand Heidegger.

L'auteur, ancien résistant qui a croisé les communistes dans son adolescence, n'a jamais tenu Israël pour la rédemption de la Shoah. Le soutien de l'Occident à la nation israélienne ne répare pas l'irréparable.

Si Claude Lanzmann nous apparaît aujourd'hui comme soutenant inconditionnellement la politique colonialiste d'Israël, ce n'est pas pour échapper à la culpabilité et se donner bonne conscience à propos de l'attitude de la majorité des peuples et des Etats face au génocide des Juifs avant et durant la seconde guerre mondiale. Ce sont d'ailleurs souvent les mêmes forces sociales qui, après avoir préféré Hitler au Front Populaire, approuvent aujourd'hui de fait l'extinction génocidaire du peuple palestinien. Claude Lanzmann fait exception.

Il faut savoir que sa haine des guerres coloniales datait de l'Indochine et même de bien avant le massacre de Sétif de 1945 et la répression sans pitié de Madagascar. Le lièvre Lanzmann a manifesté une obstination digne de la tortue de la fable, en compagnie de Sartre pendant la guerre d'indépendance menée par les Algériens. Tous deux ont pris de leur temps pour faire connaître de toutes leurs forces d'intellectuels le vent de liberté qui soufflait à l'époque sur les pays du Maghreb. Lanzmann, alors rédacteur en chef des Temps Modernes, fut ébloui par l'esprit prophétique de Frantz Fanon, au point de l'écouter pendant trois jours à Tunis.

Il a voulu essayer de comprendre quelque chose de la révolution algérienne de l'intérieur. Il rencontra des combattants de l'Armée de Libération Nationale, avec leurs chefs : "de vrais baroudeurs aguerris, égorgeurs de moutons ou d'hommes, qui avaient un long passé de lutte contre la France". Claude Lanzmann n'a pourtant pas été un globe-trotter de salons ni de sommets. Il a seulement compris, suivant en cela son maître Sartre, que si l'antisémitisme fonde le nationalisme israélien, l'antiracisme ne peut pas grand-chose à l'existence de consciences racistes. Luttes sans fin, donc.


Claude Lanzmann

Claude Lanzmann reconnaît aujourd'hui que l'affection admirative qu'il avait pour les kibboutznikim de l'Hachomer Hatzaïr et les camarades du pacifiste israélien Flapan, a été supplantée par "un préjugé d'emblée favorable (...) pour ces banquiers, médecins, avocats, professeurs, juristes pointilleux, qui formaient la majorité des membres de la Cour suprême d'Israël". Le moins qu'on puisse dire c'est que l'existence sans feu ni lieu de l'auteur a connu une obsession évolutive pour Israël. Jeune, c'est à travers le port de l'étoile jaune qu'il a découvert sa propre judéité, et celle-ci se poursuit, dans sa réflexion actuelle, par une inconditionnalité pro-israélienne. Toutefois, le lièvre Lanzmann entend demeurer un "ami de la paix". Il écrit dans un éditorial récent des Temps Modernes : "Il convient pour cela d'oublier les préjugés, les a priori, la langue de bois et les pensées toutes faites". Il reste en quête de nouveauté... C'est cette contradiction entre sa pensée profonde et sa judéité qui fait la richesse de son récit. Entre l'instant de la révolte, le temps vécu du courage, la durée d'une valeur comme la dignité et l'éternité de la quête d'une terre vraiment humaine, achève de bouillir la marmite lanzmannienne : "la question du courage et de la lâcheté est le fil rouge de ce livre, le fil rouge de (sa) vie", valeur médiévale s'il en est.

L'intérêt du livre "Le lièvre de Patagonie" réside, notamment pour les spectateurs du film "Shoah", dans le fait que l'auteur, journaliste, devenu écrivain et intellectuel célèbre, ne s'interdit pas cette fois le commentaire auquel il avait renoncé en tant que cinéaste désireux de s'en tenir aux lieux et aux faits. Les "revenants" convoqués dans le film faisaient revivre les fantômes des Juifs gazés. Les images des lieux restaient désespérément vides. Elles étaient "quasi observées". "L'image n'apprend rien, ne donne jamais l'impression de nouveau, ne révèle jamais une face de l'objet. Elle le livre en bloc" (Sartre dans "L'imaginaire"). Les chambres à gaz de "Shoah" posent leur objet comme un néant. Cette fois-ci, "Le lièvre de Patagonie" transforme la tortue du temps en éternité.

Si Claude Lanzmann a tenté, un peu comme Sisyphe, de réaliser un film qui soit la Shoah et non pas sur la Shoah dont il a été absolument contemporain et dont il aurait pu être la victime ; si la construction du film s'est faite négativement par essais et erreurs entre 1976 et 1981, au cours de dix campagnes de tournage, de traque de l'infamie, d'identification des lieux et d'écoute des victimes, criminels et témoins ; "Le lièvre de Patagonie" a été entièrement dicté à son staff des Temps Modernes : le résultat ne doit rien à la compassion, ni à la complexité à laquelle se confrontent les véritables historiens. Comme Claude Lanzmann le dit lui-même, "Les morts sont les morts et les vivants devraient s'effacer devant eux". A ceux qui attendent qu'il leur dise "Plus jamais ça, ou aimez-vous les uns les autres, bref, un message christique", il oppose son refus absolu de "comprendre" ce qui a abouti à l'extermination d'un million et demi d'enfants...

S'il est vrai qu'une relation causale complexe et profonde noue la Shoah avec ses six millions de morts à la création de l'Etat d'Israël en 1948, événement clé de l'histoire du XXe siècle, on ne saurait réduire l'effet de la Shoah à la cause du sionisme israélien. Ne pourrait-on interpréter la dernière séquence du film "Shoah", qui montrait un convoi de wagons de marchandises roulant sans fin au crépuscule dans la campagne polonaise, comme une mise en accusation d'une humanité incapable de mettre fin à la construction des murs qui opposent les hommes entre eux ? Y compris du mur qui sépare aujourd'hui en Israël les Juifs des Palestiniens dont Claude Lanzmann ne dit pas un mot.

Dans un entretien publié le 10 juillet 2007, il explique que, pour lui,

"l'histoire palestinienne et l'histoire israélienne sont deux histoires totalement différentes. On ne peut pas les montrer ensemble (…)".

"L'histoire israélienne c'est la réappropriation de la force et de la violence par les Juifs (…)".

"Je n'ai pas une vision rose d'Israël".

Arnaud Spire

* **Claude Lanzmann**, "*Le lièvre de Patagonie. Mémoires*", Ed. Gallimard, février 2009, 560 p., 25 euros

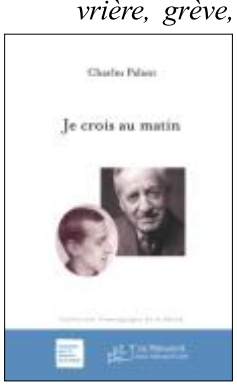
Charles Palant : "Je crois au matin"

Fidélité, mémoire, espoir

Karine Mauvilly-Graton a recueilli, pour la collection "Témoignage de la Shoah", les mémoires **[Je crois au matin]** de notre camarade et ami de toujours, *Charles Palant* qui a préféré cette formule à celle de la biographie, tant il lui paraît impensable de dissocier sa vie de son époque.

Dans cet esprit, *Stéphane Hessel* écrit dans la préface : "*[KMG] a recueilli dans un style simple et fort l'indispensable témoignage d'un homme qui a connu, analysé et courageusement vécu la nuit noire des camps d'extermination et les années complexes qui l'ont suivie*".

Les sentiments qui animent encore aujourd'hui Charles plongent leurs racines dans son milieu familial et le Paris populaire de Belleville. Il est né à Paris en 1922, dans une famille "libertaire". Son père avait, lui, grandi dans une Pologne alors dominée par la Russie tsariste. Il y avait été emprisonné en raison de ses activités au sein de cercles libertaires. Aussi Charles fut-il bercé dès son plus jeune âge par les discussions entendues entre ses parents et leurs amis. Il note : *"monde du travail, classe ouvrière, grève, métier, droit, injustice, c'est le langage par lequel j'ai commencé à parler"*.



Son père travaillait dur, autant que durait "la saison". Charles, d'ailleurs, attendra d'être à l'école pour apprendre qu'il y a quatre saisons et non deux – la "saison" et la "morte saison". Dans l'école communale où il est scolarisé, "*les classes comptaient jusqu'à quarante élèves dont la moitié était des enfants d'immigrés habitant le quartier*". On imagine mal aujourd'hui le rôle joué par l'école laïque pour l'intégration et la formation citoyenne de cette génération.

C'est, je pense, dans l'environnement de son enfance qu'est née la vocation militante de Charles. Il a onze ans et demi à la mort de son père et doit, à regret, interrompre ses études pour devenir apprenti maroquinier. Plus tard, il va vivre les heures exaltantes du Front Populaire comme délégué syndical. Il prend même la parole à la Bourse du Travail pour lire et faire approuver le contrat collectif de la profession concernant les droits des apprentis. Ainsi découvre-t-il, en le lisant, les avancées sociales dont il va bénéficier.

Ces heures de liesse sont aussi formatrices qu'inoubliables. Mais l'horizon s'assombrit : après l'élection de Hitler, c'est la guerre d'Espagne, c'est Munich… Devant cette situation, les idées généreuses de Charles et l'antifascisme dont il ne se départira jamais le conduisent à militer à la LICA* (*Ligue Internationale Contre l'Antisémitisme*).

Puis viennent la défaite, la capitulation, l'Occupation et le gouvernement de Vichy. Pétain, c'est la promulgation du *Statut des Juifs*, qui avait été précédée de leur recensement selon les critères des *Lois de Nuremberg*. Charles, alors chargé de famille, est invité à collecter des fonds pour la solidarité avec les familles d'internés, par un ami membre de ce qui allait devenir l'UJRE. Les premières années de l'Occupation se passent tant bien que mal.

Il évoque des gens qu'il a rencontrés à cette époque, la grandeur de certains, les lâchetés d'autres, en particulier de tel juif fortuné sollicité en vain.

A la suite d'une dénonciation, il est arrêté avec sa mère et sa sœur Lily qui l'avaient rejoint à Lyon. "*C'est la fin d'un sursis"* et le début d'un effroyable calvaire : Montluc, Drancy, le départ par le convoi N° 60, l'arrivée à Auschwitz. "*On est en enfer"*, pense-t-il, face au spectacle qui s'offre à lui : sauvagerie des SS, corps squelettiques de déportés affamés…

La vie au camp de Monowitz, Auschwitz III, montre le degré inhumain, mortel, de l'exploitation à laquelle les déportés sont soumis au profit de l' *IG Farben*. "*Toutes les grandes firmes allemandes de l'époque se sont donné rendez-vous sur ce lieu où nous travaillons comme des esclaves (...) Cette idée d'un nazisme à visée économique, instrument de pouvoir au service de l'oligarchie industrielle…"* Constat qui va le conduire à œuvrer, plus tard, pour que soit érigé au Père-Lachaise un monument "*à la mémoire des victimes de Buna-Monowitz"* où se lit *« l'inscription du nom du trust industriel qui nous a réduits en esclavage*".

Face à l'avancée des troupes soviétiques, les SS font évacuer les camps de haute Silésie. Commence alors la "marche de la mort" pour ces êtres décharnés, à bout de forces, dont beaucoup mourront en route avant d'arriver au camp de Buchenwald.

L'insurrection victorieuse du camp et sa libération lui font dire que "*ce n'est pas la même chose d'être libéré en prisonnier ou en homme libre*". La description de ce qu'il a vécu dans cet enfer, de ce que des hommes ont fait subir à d'autres hommes, de la lutte de chaque instant pour rester un être humain, constitue un réquisitoire implacable. Les enseignements qu'il dégage de ce terrible vécu portent loin. Ils constituent une source de réflexion pour tout humaniste et par là même, un apport non négligeable à la conscience collective de l'humanité. "*Hommes, veillez !"* disait, pour sa part, le dirigeant communiste tchèque *Julius Fuçik* avant d'être fusillé.

"*Dans cette perspective, le nazisme n'est pas une malédiction juive. C'est une malédiction de l'espèce humaine dont les juifs ont été les victimes privilégiées (...) Notre témoignage à nous, les survivants, [ne doit pas alimenter] un certain voyeurisme permanent qui nous victimise pour l'éternité. Qu'est-ce que la mémoire des hommes ? Le souvenir des drames ? Si c'était cela, nous n'aurions déjà plus d'yeux pour pleurer ? Les hommes sont la seule espèce vivante qui, au cœur de la nuit, ne cesse de croire au matin.*"

A Buchenwald, au lendemain de la Libération, notre ami adhère comme une centaine d'autres déportés au Parti communiste français. "*Il y avait à l'appui de mon engagement le courage de ces hommes communistes dont, avec beaucoup d'autres, (il) avait été témoin de l'abnégation qu'ils avaient montrée et qui nous avaient souvent aidés à tenir le coup avant et pendant notre détention en prison comme dans les camps. A cela s'ajoutait l'énorme prestige acquis par l'Union Soviétique à la fin de la guerre…".*

Puis c'est le retour à Paris. Sa mère et sa sœur manquent à l'appel, mais il retrouve ses deux frères. "*Les premiers temps du retour ont été à la fois euphoriques et cruels*, dit-il. *Nous passions notre temps à rire et à pleurer, à nous prendre dans les bras."*

Quelques jours à peine après son retour, il reprend contact avec la LICA et fréquente le foyer de Jeunes. C'est là qu'il rencontre *Daisy* - orpheline dont les parents, déportés, sont morts à Auschwitz . Il l'épousera après des fiançailles émouvantes.

L'esprit unitaire de la Résistance avait amené les deux grandes organisations qu'étaient la LICA et le MNCR (*Mouvement National Contre le Racisme*) issu de la M.O.I., à s'allier. Cette union n'a résisté ni à la guerre froide, ni à la naissance de l'Etat d'Israël [lire NDLR].

Charles Palant à sa sortie du camp d'*Auschwitz*

"*Evénement de première importance (...) Triomphe du sionisme et/ou conséquence de la Shoah ? Je n'ai pas ressenti la création d'Israël comme la solution aux douleurs des juifs dans le monde ou à l'antisémitisme, mais comme une des solutions pour tant de gens en perte d'identité ou de patrie*".

A propos de la situation d'aujourd'hui, il ajoute "*je suis de ceux qui croient à la légitimité de l'existence d'Israël, pas seulement en référence à un droit vieux de deux mille ans, mais sur le fondement de la situation créée au sortir de la guerre (...). Je suis solidaire d'Israël, de son peuple et de la nation qui s'y est constituée et doit vivre dans la sécurité et la Paix. Et à cause de cela, je suis solidaire des Palestiniens dans la lutte qu'ils poursuivent pour que s'accomplisse leur destin national. Je ne suis pas solidaire des uns contre les autres mais des uns et des autres.*"

Charles Palant joue un rôle important dans la création du MRAP, *Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix* qui deviendra le *Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples*.

Il évoque les personnalités qu'il a connues à la direction du MRAP, dont il quittera la présidence en 1995, à l'âge de 73 ans. Ces pages montrent la qualité et la diversité des dirigeants qui ont fait la richesse de cette organisation et les grandes luttes menées, que ce soit pour sauver les époux *Rosenberg* ou faire voter au Parlement la première loi antiraciste d'Europe.

Charles Palant lors du congrès fondateur du *Mrap*

C'est avec chaleur et une infinie tendresse qu'il nous parle de son couple, de ses enfants, l'émotion qui se dégage de ces pages constitue aussi un moment fort de ce livre.

Le lecteur mesurera avec intérêt l'esprit de responsabilité dont Charles fait preuve dans l'accomplissement de fonctions importantes, tout en développant ses activités professionnelles.

Sans oublier sa contribution aux travaux de la *Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme* (CNCDH) où il siège depuis 1983 au titre du MRAP. Il y combat sans faiblir la politique répressive à l'égard des immigrés, et fait notamment valoir le droit inaliénable de tout homme à la dignité.

Les documents publiés en annexe complètent heureusement ce livre indispensable pour qui veut connaître et comprendre le cheminement du destin d'un juif français, victime du nazisme, engagé dès son plus jeune âge dans le combat pour l'émancipation humaine.

Roland Wlos

* ***Charles Palant***, *Je crois au matin, Ed. Le Manuscrit, Coll. Témoignage de la Shoah - Version papier : 29.90 € - Version électronique (PDF) 7.5 €, Paris 2009*

NDLR : Sylvain Goldstein *a évoqué cet épisode dans un récent article intitulé "Du MNCR au MRAP" (**PNM** n° 262 - janvier-février 2009)*

A vos agendas !

Dimanche 13 décembre 2009 à 16h30 au Mémorial de la Shoah (17, Rue Geoffroy l'Asnier Paris 4°) dans le cadre des rendez-vous de l'auditorium Edmond J. Safra, se tiendra un débat-signature autour du livre *Je crois au matin* (Ed. du Manuscrit, 2009) en présence de son auteur, *Charles Palant*, témoin et de *Maryvonne Braunschweig*, professeure d'histoire, secrétaire adjointe du *Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah – Amicale d'Auschwitz*. Entrée libre.
Information : 01 42 77 44 72